Document generated on 04/19/2024 9:22 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Notes de passage (fragments)

Robert Giroux

Number 81, Spring 1999

Passages

URI: https://id.erudit.org/iderudit/13578ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Giroux, R. (1999). Notes de passage (fragments). *Moebius*, (81), 61–72.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ROBERT GIROUX

Notes de passage (fragments)

1

j'aurais dû lâcher mon fou quand
il l'aurait fallu
encore fallait-il pouvoir le faire!
à quels signes répondre à cet âge!
je jette tout sur le dos
de la réserve
de la retenue
pourquoi
ces années étaient-elles si besogneuses
à quels parasites carburaient-elles?
à quelle attente?

lâcher mon fou...
je ne parle pas de l'enfance
sous les ormes du parc Jarry
ou à roucouler dans le bonheur de la petite chorale
de l'école si bien nommée Sainte-Cécile
non, c'était plutôt celle d'à côté
chez les plus grands, la chorale de Philippe-Aubert-de-Gaspé
de Gaspé, comme le chercheur de trésor

je cherche dans ces années de fruits verts
tout s'embrouille parce que
vu d'ici la mémoire fait tout
lever avec la même pâte

une enfance somme toute laborieuse
tout occupée qu'elle était
à ses petites besognes éreintantes
– ces jours d'été, et cet inconnu désir de flânerie –
tout occupée à ces fausses vacances d'études à trimer
pour quelques sous insignifiants

qu'avais-je tant à payer?

rien à voir avec la partie sombre de la jeunesse
d'aujourd'hui
nous étions loin de l'alcool
– nous laissions cela à nos pères –
loin de la drogue aussi
qui pourrit quiconque y touche
à peine la cigarette ou quelques bagarres simulées
avec les «Anglais» du quartier voisin
plus tard, il nous faudra croiser les Italiens
combien plus troublants
rien à voir avec l'exacerbation d'aujourd'hui
l'exaspération de la rue
la solitude itinérante
l'ennui

après l'école
ma jeunesse était comme en retenue
tout occupée à l'agitation sourde qui l'habitait
– ma mère m'appelait son chien fou –
tout concentré que j'étais à courir après ma queue
aveugle bien sûr à l'air du temps
je n'occupais qu'un petit espace mais
yeux grands ouverts
front humide dos mouillé
j'étais prêt
à je ne sais plus quoi
mais je m'y prêtais

les jours me façonnaient une âme

mon quartier
le chemin de fer de Saint-Henri
il m'apparaissait alors si lointain...
les dalles de ciment de la cour
la haute clôture de bois gris
puis ce sera le marché Jean-Talon
du côté de Villeray
le musée d'histoire naturelle des Sourds-Muets
une véritable merveille visitée mille fois
une faune qui ne courait pas les rues
des couleurs d'insectes de papillons royaux d'oiseaux de
mer
des vitrines de lumière

un émerveillement pour mes douze ans

nous étions les enfants de la Petite-Patrie
petits amis qui se croisaient partout
dans les rues les ruelles les parcs publics
à l'école à l'église les saisons
des enfants frayant avec des enfants

plus tard les usines Angus de Rosemont
– on y mettait tout un univers à la casse –
puis les fourneaux de la General Bakery
l'été qui lève à même le travail à la chaîne

mes quartiers d'humeurs changeantes
jeux de fesses feux de joie jeunesse du corps
rêveries inépuisables

rien à voir avec les rêveries bloquées d'aujourd'hui
figées par le petit écran
la consommation privée si privée de

l'air du temps
paradoxe

2

à quoi bon expliquer
à qui cela pourrait-il servir?
il suffira de quelques souvenirs
je triche je trie je les choisis parmi ceux
qui me collent le plus au corps
au plus profond du corps
marqué

*

l'odeur des fraises à équeuter
surtout cette rugosité au bout des doigts d'enfant
qui frissonnent encore sous le rouge
des amas de fraises saignantes qui emplissaient les
tables
ces fraises recueillies par les longs bras blancs des filles
bras de sueur argentée
voluptueuses brassées de fruits versées
dans des cuves d'or qu'elles portaient appuyées sur
des hanches si souples à la besogne
que leurs tournées de table me chaviraient presque
je m'abandonnais à leur voix qui revenait à chaque tour
m'offrir le fredonnement de petites chansonnettes
qui se noyaient à chaque fois dans la rumeur des voix
autres

impossible de voir aujourd'hui
des fraises sans ce frisson
qui me parcourt
de la tête aux pieds
figé dans la fadeur rêche des doigts

la délicatesse du geste
mais gagné par l'odeur inégalée
la feuille étoilée le fruit sucré le rosé de la pulpe
le joyeux chant des filles

*

ou encore ce picotement de nez qui me vient quand
je frôle un tissu froisse un lainage pénètre dans
le rayon de lumière qui vient des vitrines
de magasin

d'immobiles mannequins y habitent drapés qui
me narguent qui
me soufflent leurs odeurs poudreuses

tout un été à respirer ces poussières d'anges
au sous-sol avec les hommes qui
étendent les tissus si larges sur de si longues tables de
bois doux
les hommes coupant avec magie les tissus
les patrons dessinés le corps
tout étendu sur la table qui épaissit ou gonfle
littéralement
la jambe tirée vers l'arrière
suspendue dans l'effort contenu
au sous-sol avec les hommes qui racontent ce qui
me semblait être de roses nuits d'amour tout
enveloppées d'haleine toutes
de mots que je ne savais souffrir les joues en feu
plus rouges que le rose des chairs qui frétillaient dans
leur bouche
des caresses que je n'aurais même pas su épeler
une langue pendue comme je n'avais jamais pu
l'apprendre à la petite école de mon quartier Villeray
au sous-sol sans fenêtre
ces anecdotes capables de nourrir mille téléromans
barbouillées de rires de larmes et de piétinements d'aise

les queues en délire les connivences de mâles de meute
bête
la rigolade à me prendre à témoin à me courber de
honte
sous la table les oreilles à faire le sourd absorbé à sa
besogne
clins d'œil moqueurs doigts pointés débiles
jusqu'à nous plonger tous en deçà des mots
au sous-sol de nos quinze ans d'âge
Topper Dress

l'entrepôt le *shipping* la passerelle du garage
les pyramides de rouleaux de tissu
les cotons épais les nylons glacés les guenilles sans nom
les ordres donnés en langue anglaise
les cadences les urgences toute l'agitation
pas possible
des vendredis après-midi
l'échelle de bois poli par les mains moites des petits
hommes
le poids des heures et des charges trop lourdes
les bras pleins de colère le bras d'honneur qui
a soudain surgi
je ne suis pas une bête
I'm not a horse, ai-je grogné dans leur langue
qui me l'a bien rendu
c'était la première fois qu'un patron m'invitait à dîner
et je n'ai jamais oublié cet effet de courage, de rebuffade
la première fois aussi que j'ai vu un homme
perdre un doigt
la coupe maladroite qui déborde...
les cris l'agitation l'émoi qui frétille
j'ai vomi en abondance sur des tissus
indifférents

les filles étaient à l'étage
la lumière aussi
ne serait-ce qu'à travers les grandes fenêtres
brochées
verrière d'argent

poussières de lumière
d'or

à la sortie des vastes ascenseurs de bois
cages de montée très lente vers le jour
l'univers s'ouvrait
comme dans un appel ou une ouverture de clameurs
les moulins à coudre infernaux les cris aigus les regards
rieurs
les odeurs de corps qui suintent sous le poids de l'été
les genoux besogneux qui rythment les pétarades de fête
les cuisses des belles Italiennes qui ricanent entre elles
les bras agités les mains agiles les ventres moulés les
seins secrets
les lèvres les cheveux les orgies de mouvement les
vertiges de bruit les
rayons de lumière les ombres musiciennes
c'était comme une fête foraine inimaginable
une fête d'été pour mes yeux d'adolescent timide et
rougeaud
une fête interdite aux hommes du sous-sol
je le croyais fermement et
me réconfortais de la sorte de ne pouvoir
leur rétorquer
leur expliquer que je ne voulais plus les entendre que
je ne comprenais pas leurs rires de meute que
leurs confidences de troupe n'étaient en rien à la mesure
des grognements des moulins
des prises de bec des filles des claques qui volent
des cadences surmenées des ciseaux qui filent
des chansons à la mode qui tapent du pied en diable
le nez qui pique le nez entre les doigts mouillés
le rose des fraises la sueur des boucles
la pesée des fruits mûrs la coulée sur les parquets de
bois
les boules de tissu qui roulent sous l'effet
des courants d'air parfumés des voix qui
soulèvent les rêves au-dessus des années qui
déjà fusent
comme des hoquets incontrôlables

*

encore aujourd'hui
la vue des fraises à équeuter me laisse
interdit
ou encore la poussière de tissu
me laisse
rêveur
une fois que je m'en suis éloigné
ne serait-ce que pour mieux m'en imprégner
en retrouver les odeurs et les voix qui montent

ah le parfum des fraises!

3

je passe sur mon travail de commis de banque je passe
j'y ai tout de même appris à compter dans ma tête
avec rapidité et précision
sans l'aide des doigts ou d'une machine quelconque
on y classait des cartes sans nombre par ordre
  alphabétique
c'était bien avant la mémoire des ordinateurs!
et une erreur de classement déclenchait des tempêtes
de recherches lassantes
de colères grogneuses
de désordres grondeurs
se manifestait alors le caractère de chacun des membres
de la petite ruche
calculateur rêveur mou séducteur voleur
enjôleur lèche-botte sainte nitouche autoritaire...
toute une société se retrouvait là
réunie
murée dans l'ordre et le calcul
l'épargne et le blanchiment des rêves du monde
le non-sexe sonnant

les pièces de monnaie courante
comme des médailles pieuses
mais j'y faisais alors mon miel

j'y ai bien connu cette routine qui baigne dans l'huile
le veston-cravate la hiérarchie
les tiroirs-caisses qui *balancent*
les horaires précis comme au chemin de fer
les livres utilitaires les pense-bêtes
les petites mesquineries
les actualités à la petite semaine
les commérages de quartier
et tous ces billets qui circulent
les petits carnets chiffrés
les pièces de monnaie à rouler en tube
l'air étouffé de la voûte
plus gris argenté que ça, tu meurs!
les rêves de hold-up de vols de kidnappings d'envol...
les fausses alarmes faisaient battre le cœur

vivement le collège!
ce creuset à désirs

4

parce qu'on m'y offrait 63 $ par semaine
j'ai fait le saut dans le milieu hospitalier
je me suis improvisé infirmier en psychiatrie
deux fois trois mois d'été
deux fois deux étés d'étudiant en congé
de quoi? ne me le demandez pas
jeune beau instruit finfin
ainsi m'appelait ma mère
finfin: qui sait tout qui veut tout savoir

trois mois l'œil rivé sur les sept plus agités du bâtiment
trois mois à tout apprendre sur le tas
comme ailleurs d'ailleurs...
à nous bercer en cadence le long du mur
à ne pas couler dans le délire enjôleur d'un tel
à ne pas trop en obstiner un autre
les voyages sur le dos des balivernes sont si fréquents
à dessiner à tricoter à éviter les coups à
pardonner à installer des sondes à clouer au lit les plus agités à
laisser s'évader celui qui risquait de me broyer au passage à
mener au supplice des électrochocs à
mentir à
faire le dur quand les yeux me suppliaient
quand les cris me troublaient
les pleurs gras me muraient
en moi-même

les jours se succédaient
suspendus et en précipité tout à la fois
j'y brochais mes phrases avant la tempête
j'y reviendrai

des mois à surveiller la petite radio la vitrine des drogues
les infirmières bien jolies dans leurs costumes
les va-et-vient secrets des médecins
les patients qui font les cent pas les cent allers-retours les cent
tournées en rond de leur petite vie de malade mental
les patients qui portent si bien leur nom
à surveiller à protéger à espérer
de toutes petites choses quand on y songe
que celui-ci n'avale plus son mouchoir
que celle-là reconnaisse enfin son pauvre petit mari
qu'elle envoie chier depuis le jour de son accouchement
que l'un cesse de crier
qu'il ne voie plus sa mère lui apparaître sur les murs

qu'il ne lui lance pas encore une fois les pots de haine
par la tête
que l'autre sorte de sa chambre
qu'il ne reste pas ainsi muré dans son mutisme de fou
qu'il s'éloigne de cette fenêtre qui va
l'avaler

de toutes petites choses en sorte
un petit lot quotidien bien agité
les larmes me venaient parfois
me troublaient la vue la voix et quoi encore
tout simplement les larmes
oui, la vie trépignait toute la journée
et souvent bien tard dans la nuit
qui ne m'appartenait plus

dans le but de me recoller au corps
avant que l'esprit malheureux ne m'atteigne
trop
on m'éloignait du côté de la chirurgie
on me faisait côtoyer des accidentés
j'apprenais à leur parler
à soigner les plaies offertes à ma compassion butée
à soulever de grosses vieilles dames qui roulaient sur le
parquet glissant d'urine
j'ai changé des lits posé des sondes porté des cadavres au
frais
déambulé à mon tour dans des corridors interminables
parmi des blessés du corps
dans l'attente du retour parmi mes plus patients
pour les bercer
ne pas manquer leur sortie
leur mise en congé
sonder une dernière fois le secret de leur peine
la petite lueur au fond de l'œil
m'accrocher au sens que prenait alors toute la patience
de vivre
seul

mes vacances d'été étaient occupées à tout cela
depuis, je suis demeuré besogneux studieux finfin
je n'ai rien oublié
ce furent des étés de passages
l'hiver me conviait à une tout autre école

c'était avant l'Expo 67
c'était même avant l'université que...
je n'ai fréquentée qu'avec distraction
ce sera une tout autre école
j'étais bien trop occupé ailleurs
j'y reviendrai
je n'ai rien oublié